



4./ LA BOULANGERIE DES JOURS MOYENS

Le matin où tout commence, Jeanne se réveille avec la certitude intime que l'univers a renversé son café sur son destin.

Ce n'est pas une grande tragédie.

C'est pire : c'est une journée moyenne. Une de celles qui s'accrochent à toi comme un pull qui gratte.

Le réveil n'a pas sonné. La douche alterne brûlant et glacé. La chaussette gauche disparaît entre le lit et le mur. Et son téléphone, quand elle le retrouve enfin, affiche un message de sa banque qui commence par "Bonjour" et finit par "Nous vous informons que...".

Jeanne lit deux lignes, se fige, et décide de ne plus lire le reste.

Le reste, c'est de la littérature anxiogène.

Elle s'habille en vitesse. Elle rate le trait d'eye-liner. Elle tente de corriger. Elle aggrave. Elle ressemble à une héroïne fatiguée d'un film noir, sauf que le film noir, chez elle, se déroule avec des miettes de biscottes et une facture d'électricité.

Dans l'entrée, son chat la regarde avec l'expression d'un juge très ancien.

— Ne me juge pas, Marcel, dit-elle. J'ai déjà commencé.

Marcel cligne lentement des yeux. Ce clignement signifie : je ne juge pas, j'observe.

Jeanne prend ses clés, son sac, et descend dans la rue avec ce soupir qui devrait être remboursé par la sécurité sociale.

Dehors, l'air est froid mais vif. Les gens marchent vite avec leur visage "je suis pressé, mais je n'ai pas choisi cette vie".

Jeanne se répète une consigne simple :

Aller à la boulangerie. Acheter du pain. Revenir. Survivre à un mardi.

La boulangerie est au coin de la rue, là où la vie sent le beurre et le sucre, ce qui est une manière très injuste de rappeler que le bonheur existe.

Quand elle pousse la porte, une clochette tinte. Une vague d'odeurs la prend par la main : croissants chauds, baguette croustillante, brioche qui promet des choses qu'aucun être humain ne peut tenir.

Derrière le comptoir, Lucette, la boulangère, règne avec sa blouse blanche.

— Bonjour Jeanne ! Tu as une tête... poétique, aujourd'hui.

— Ça veut dire "épuisée".
— Non. Ça veut dire "t'as vécu une scène hors champ".
Dans la file, Monsieur René, le vieux monsieur au béret, annonce :
— Aujourd'hui, on dirait que le ciel s'est levé du mauvais côté de la mer.
La petite fille derrière lui rit.
— Monsieur, la mer a un côté ?
— La mer a tous les côtés, répond René gravement. C'est pour ça qu'elle gagne toujours.
Jeanne laisse échapper un vrai rire, surprise.

Quand vient le tour de Jeanne, Lucette se penche un peu.
— Alors, ma belle, qu'est-ce qu'on te met pour réparer le monde ?
Jeanne hésite. Elle pourrait dire "un croissant". Elle pourrait dire "une nouvelle vie". Mais elle choisit la modestie.
— Une baguette, s'il te plaît. Et... un truc sucré. Un truc qui ne juge pas.
Lucette hoche la tête comme si elle venait d'entendre un diagnostic très sérieux.
— J'ai ce qu'il te faut.
Elle revient avec une baguette et une petite boîte en carton. Sur le couvercle, il est écrit : "Pour les jours moyens".
Jeanne fronce les sourcils.
— C'est... c'est quoi ?
— Une nouveauté. On teste. Tu me diras.
— Mais... c'est gratuit ?
Lucette hausse les épaules.
— C'est le mardi, Jeanne. Le mardi, c'est déjà assez cher.

Jeanne paie sa baguette, récupère la boîte, et sort avec l'objet mystérieux dans les mains, comme si elle transportait une petite bombe de sucre.
Elle marche jusqu'au parc à côté, parce qu'elle sent qu'il faut ouvrir maintenant. Elle s'assoit sur un banc. Le bois est froid.
Jeanne ouvre la boîte.
À l'intérieur, il n'y a pas une pâtisserie.
Il y en a trois.
Trois petites choses parfaitement alignées : un mini-croissant, une mini tartelette aux fruits, et un mini-chou à la crème.
Et au milieu, un petit papier plié.

Jeanne déplie.
"Mode d'emploi pour jours moyens :
1. Mange lentement.
2. Regarde autour.
3. Choisis une personne et offre-lui une des trois choses.
4. Dis une phrase gentille, même maladroite.
5. Repars en te souvenant que tu n'es pas seule."
Jeanne reste figée.

Puis elle regarde les pâtisseries, comme si elles venaient de lui proposer un pacte.

— C'est ridicule, murmure-t-elle. Ridicule... et beau.

Elle lève la tête.

Sur le chemin du parc, une femme marche avec une poussette. À côté, un petit garçon traîne les pieds. Sur un autre banc, un adolescent écoute de la musique trop fort. Plus loin, un homme en costume parle au téléphone avec des gestes nerveux.

Jeanne regarde son mini-croissant. Elle inspire. Elle se lève.

Elle s'approche de la femme à la poussette, parce qu'elle a vu un détail : la femme tient son sac à main comme un bouclier.

Jeanne se penche légèrement.

— Bonjour... euh... excusez-moi. Vous... vous aimez les croissants ?

La femme la regarde, méfiante d'abord, puis confuse.

— Pardon ?

Jeanne ouvre la boîte et tend le mini-croissant comme on tend une paix.

— C'est... c'est une mission du mardi. Pour les jours moyens. On doit offrir une des trois choses à quelqu'un. Et... et dire une phrase gentille.

La femme éclate de rire.

— Une mission du mardi ? C'est la première fois qu'on m'agresse avec de la viennoiserie.

— Je suis inoffensive, promet Jeanne. Je fais juste... un effort.

La femme hésite, puis prend le croissant.

— C'est gentil, dit-elle. Je... je m'appelle Nadia.

— Jeanne.

Nadia mord. Ses yeux se ferment une seconde.

Jeanne rougit.

— Vous avez l'air de tenir beaucoup de choses. Et... vous tenez debout. Je trouve ça... admirable.

Nadia sourit, et son sourire se fissure.

— Merci, souffle-t-elle. J'avais besoin... qu'on me le dise.

Le petit garçon lève le nez.

— Maman, c'est la dame du croissant magique ?

— Oui, répond Nadia. La dame du croissant magique.

Jeanne s'éloigne avec une sensation étrange : elle n'a pas sauvé le monde, mais elle a mis une petite lumière dans un coin.

Il reste deux pâtisseries.

Jeanne s'approche de l'adolescent. Il retire un écouteur.

— Je te dérange ?

— Non... ça dépend. Vous allez me dire de baisser ?

— Non. Je viens te proposer un chou à la crème.

Silence.

Puis le garçon éclate de rire.

— Pourquoi ?

Jeanne lui tend le chou.

— Parce que c'est un mardi. Parce que j'ai une boîte "pour les jours moyens". Parce que... t'as l'air d'un jour moyen, toi aussi.

— Je m'appelle Sam, dit-il.

— Jeanne.

Sam mord. La crème lui met un peu de blanc au coin des lèvres. Il essaie de l'essuyer, rate.

Jeanne rit.

— Là, tu ressembles à un héros qui vient de vaincre un nuage.

Sam rit aussi, et son visage se détend.

— C'est cool, votre truc. D'habitude, les adultes, ils me donnent des conseils. Pas des choux.

— Je n'ai aucun conseil, avoue Jeanne. Je suis moi-même en panne ce matin.

Sam hoche la tête.

— Moi aussi.

Jeanne retourne à son banc avec la dernière pâtisserie : la tartelette aux fruits. Elle se dit qu'elle va la manger elle-même. Sauf que l'homme en costume s'approche du banc. Il a fini son appel. Il regarde la boîte.

— Vous distribuez des pâtisseries ?

Jeanne hausse les épaules.

— Je distribue... de la survie sucrée. Il faut offrir la dernière à quelqu'un.

L'homme sourit, fatigué.

— Je peux être "quelqu'un" ?

Jeanne lui tend la tartelette.

— Voilà.

— Je suis Antoine, dit-il. Et je suis... au bord de m'énerver contre une imprimante. Ce qui est une phrase triste.

Jeanne éclate de rire.

— On est donc tous à deux doigts de craquer à cause d'un truc ridicule.

Antoine mord.

— C'est bon. Ça fait... une pause dans la tête.

Jeanne prend le petit papier et le replie.

Elle n'a plus rien à offrir.

Mais elle a reçu autre chose : une preuve.

La preuve qu'il suffit parfois d'une boîte, d'un banc, et d'un peu de beurre pour que le monde se remette à tourner dans le bon sens.

Jeanne se lève. Elle rentre chez elle. Son téléphone vibre. La banque. Le message. Le "Nous vous informons que...".

Elle le lit jusqu'au bout cette fois.

Ce n'est pas agréable. C'est agaçant. Mais ce n'est pas la fin du monde. Et surtout, ce n'est plus seule.

Elle entre chez elle. Marcel le chat est là, toujours juge.

Jeanne pose la baguette sur la table, enlève sa veste, et regarde Marcel dans les yeux.

— Je te le dis, Marcel... aujourd'hui, j'ai offert des pâtisseries à des inconnus. Marcel cligne des yeux.

Ce clignement signifie : je ne juge pas. Je constate que tu redeviens humaine.

Jeanne sourit, cette fois en grand.

Puis elle attrape un feutre, cherche une boîte vide, et écrit dessus, très soigneusement :

"Pour les jours moyens."

Elle sait exactement à qui elle va l'offrir demain.

Parce que l'optimisme, finalement, ce n'est pas une grande lumière qui tombe du ciel.

C'est une petite chaîne de gestes qui dit :

"Je te vois."

Et, pendant une seconde, ça suffit à te réchauffer le monde.

Elle range la boîte vide, puis s'arrête net : sous le carton, au crayon, il y a une écriture fine qu'elle n'avait pas vue.

« Tu n'es pas la première. Tu ne seras pas la dernière. »

Et, juste en dessous : « Mardi #17. »

Jeanne relève la tête, comme si la boulangerie venait de lui faire un clin d'œil.